

Claire Boitel

JOURNAL  
D'UN IOTA





Claire Boitel

Journal d'un iota

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4406-6

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*Pour Amélie Nothomb*

EXTRAIT



Tout d'abord, il faut préciser que je mène une vie qui n'a aucun intérêt. Je suis inscrit depuis quelques mois au chômage et je tourne en rond dans mon studio.

Au tout début, j'ai sauté de joie en constatant que j'étais libre de mes journées. J'ai vite déchanté. Je n'avais pas assez d'argent pour voyager, ni pour me rendre au théâtre ou au cinéma. Visiter seul les musées me procurait une certaine angoisse.

Je pouvais tout au plus prendre le métro et rejoindre les deux bois qui flanquent Paris : le bois de Boulogne et le bois de Vincennes. J'avais aussi la possibilité de m'évader au parc de Saint-Cloud.

Mais que ces espaces étaient restreints, et répétitifs dans leurs arbres, leurs allées, leurs promeneurs. J'y ai quand même fait quelques escapades. Je marchais, et tout en avançant je sentais bien l'inanité de mes pas.

Parfois, je croisais un chien, dont je m'écartais pour ne pas être léché. Ces animaux, dans leur chahut prédéterminé, m'agaçaient. Leurs maîtres, qui n'étaient que leur prolongement, avec ou sans laisse, jetaient des taches dans le paysage.

Et les arbres s'en foutaient complètement de moi et de mes envies de nature sauvage. Un vent malade

agitait faiblement leurs feuilles qui se détachaient sans rien dire – c'était l'automne.

J'aurais serré entre mes doigts la terre à moitié boueuse, elle n'aurait émis aucun parfum. Malgré mes précautions, j'y collais mes semelles.

Certes, du haut de la terrasse du parc de Saint-Cloud, on a une vue panoramique sur Paris, La Défense, la tour Eiffel, la tour Montparnasse, et tutti quanti. La première fois, cette vision m'électrisa.

Aux visites suivantes, elle fondit comme du sable dans l'eau. Je n'eus plus le courage de me rendre au parc de Saint-Cloud.

Le bois de Boulogne est tronçonné par des routes dédiées aux voitures, ce qui m'énerve. Aux abords, un chemin jonché de sachets de préservatifs. Je marche, les pieds révoltés.

A la lisière du bois de Vincennes, il y a bien sûr un joyau : le château de Vincennes. J'ai trop contemplé sa blancheur. Il ne me tire plus qu'un petit frisson dans le haut des bras.

Quand on a fait le tour des deux bois et du parc, il reste des îlots, les cimetières. Je monte en neige mon esprit pour leur attribuer une allure magique – il s'agit de morts enterrés.

Je descends du métro et marche jusqu'au Père-Lachaise, le cœur un peu ému. J'aimerais que les morts se dressent sur leurs tombes, et m'offrent un vrai spectacle !

Au lieu de ça, le silence, le fil immobile de la paix. Je déambule, je croise la tombe de Balzac, de Nerval. J'ai beau me conditionner, je n'éprouve rien.

L'air est peut-être différent, quand même. Quelques statues posent, dans le but d'émouvoir.



Je voudrais me laisser prendre. Parfois, j'y arrive. Mon œil se transforme en objectif. J'ai l'infime impression d'être heureux.

Ce cimetière est assez grand, j'y passe un certain temps. Quant à celui de Montmartre, il est mignon et petit. Impossible de s'y rendre souvent sans en nettoyer le mystère. Il reste le cimetière Montparnasse, tout plat. Je n'y vais pas.

Quand on a écumé les parcs et les cimetières, on peut – c'est gratuit pour les chômeurs – lancer son corps dans les piscines.

Rien à voir avec la mer ! Evidemment, comment enfermer le vent du large dans quelques centaines de mètres carrés ?

Je pleure, c'est ma façon de communier avec la mer. A travers le voile d'eau sur ma cornée, je regarde le papier plié en trois qui m'indique que je suis au chômage.

Personne n'a besoin de moi. Je l'ai toujours su. J'aurai beau piétiner des années durant le bois de Boulogne, sa terre ne changera pas de couleur. J'aurai beau m'immerger chaque jour dans la piscine Keller, le taux de chlore en demeurera identique.

Assuré que rien de moi n'est rien, je vivote. Je respecte les us et coutumes. Je me lève le matin, je prends un petit déjeuner, je sors ou non, si je suis sorti je rentre, je déjeune, je sors ou non, si je suis sorti je rentre, je dîne, je me couche, je dors.

Cela comblerait un entomologiste. Certains soirs, je vais me poster sous la tour Eiffel, pour jouir de ses éclairages diamantés. Pendant quelques instants, je suis quelqu'un. Mes yeux reçoivent une vraie mission qui est celle de s'emplir de beauté.

Quand les effets d'éclairage se taisent, je redeviens une loque, et je me demande bien comment je réussis à me traîner jusqu'à chez moi.

En me relisant, je vois que j'ai écrit : je pleure. En fait, cela fait longtemps que je ne pleure plus. Pleurer, c'était la transition entre le monde d'avant et celui de maintenant. Je n'ai plus de raison de pleurer : je ne ressens plus la tristesse.

Je me suis statufié. Si j'avais un ami, il me poserait sur une tombe, dont je serais la statue idéale. Pourquoi un être aussi sensible que je l'étais s'est-il durci au point de ne plus ressentir qu'avec peine ce qui l'entoure ?

Sans doute le manque de regards, qui ont la fonction bien connue d'adoucir, de rendre malléable, de dissoudre le corps de la personne regardée. Nul ne me voit, donc je me durcis.

Allons, je mens ! J'ai découvert l'Amérique : l'alcool. C'est ma petite Amérique à moi. Avant, je la méprisais chez les autres. Leur petite Amérique, peuh !

Et puis, je me suis rendu compte qu'elle était chaude, bourrée d'Indiens et de montagnes sauvages. Sans effort, depuis mon studio, je passe en Amérique. Sans frais de transports. Sans temps d'attente, ou si peu.

Je dois avouer, ô totems ! que je suis heureux. Je choisis l'endroit où je serai heureux. Le fauteuil de bureau devant l'ordinateur, ou le canapé, ou encore debout face à la fenêtre. Au fur et à mesure que je bois, je me bonifie, un sourire fait son apparition sur mes lèvres, mes membres se relaxent.

Je finis par me dire que tout est génial, à commencer par ma condition. Le ciel par la fenêtre

prend des teintes amicales, les avions ont des destinations magnifiques. Je m'aime, je me trouve très bien, intelligent, parfait.

Il ne manque que toi : femme. Comme je suis timide et craintif, je ne te trouve pas au bois de Boulogne ni dans les petites annonces. Tu es la Merveilleuse. Je te fais durer aussi longtemps qu'une bulle de Malabar. Je souffle en toi pour que tu te dilates infiniment. Puis, tu explodes ! L'écume de tes chairs constelle mon ventre. Béat, je tends mes doigts vers un autre verre, et je recommence.

Quand tout est fini, je m'allonge sur mon lit et, comme un gisant de cathédrale, je meurs. Personne ne constate à quel point mes mains sont jointes, ni mes yeux clos, ni ma peau roide.

Personne, sauf moi, enfant, quand je traversais la nef jonchée de statues mortes.

Ce matin, le vent soufflait dans le ciel blanc, et en fermant la fenêtre, j'ai éprouvé le besoin de me retrouver dans un endroit noir et tiède. Alors, je suis allé visiter les catacombes.

Quand je me suis présenté, un être en uniforme bleu ciel, coiffé d'un képi de même couleur, m'a accueilli. Un être apparemment originaire d'Amérique du Sud, dont il m'était impossible de distinguer si c'était un homme ou une femme. Ce qu'il ou elle disait me parvenait sous forme de mélopée.

Nous étions sous la terre, au pays des morts. Peut-être avions-nous rejoint l'Amérique du Sud. Mon guide me présenta des momies très bien conservées. Là encore, toute trace de sexe avait disparu. C'étaient des êtres mystérieux qui souriaient, à moitié édentés, ou bien bâillaient de souffrance.

Comme je l'avais supposé, l'air était doux. J'aspirais le parfum de la terre. De temps en temps, je posais une main contre la paroi, pour donner du corps à mon voyage.

Avec l'espace, j'avais perdu le temps. Mon guide, avec ses mouvements et son élocution fluides, ne semblait pas pressé. Il m'arrivait de fixer ses lèvres bien dessinées, son nez en forme d'ancre, ses yeux aux longs cils.

Il ou elle s'intéressait démesurément à moi, ou pas du tout. Je ne savais pas lire dans le sirop noir de ses yeux. Du coup, je jouais au regard distrait, qui se fixe et se défixe.

A un moment, je voulus toucher l'une des momies. Sa chair m'intriguait. Mon geste pourtant rapide fut court-circuité. Je ne vis rien mais imaginai que c'était la main de mon guide, revenue aussitôt le long de son corps.

Son expression n'avait pas changé, je me senti pourtant fouillé jusqu'à la lie. Mon corps me sembla grouiller d'asticots. En face de moi, la momie que je n'avais pu toucher avait une peau lisse couleur chocolat.

Mon guide s'interposa entre la momie et moi. Puis il ou elle me fit comprendre que la visite était terminée. Docile, je suivis l'oscillation bleue de son dos dans le boyau qui nous ramenait à la surface.

Tiens, une lettre. (Qu'il est loin le temps des lettres manuscrites !) C'est une convocation de l'Office du chômage. J'irai.

Il ne s'est rien passé entre la réception de la lettre et le jour de ma convocation. J'ai pris le métro, j'ai suivi une rue et suis arrivé à l'Office.

Un employé m'a reçu. Il a regardé ma photo. L'entretien s'est déroulé confortablement, de façon tout à fait anodine et inutile.

Après avoir acheté un poulet, je suis rentré chez moi. J'ai découpé une cuisse et l'ai fait rôtir à la poêle. J'ai rangé le reste dans le frigo.

Je n'avais strictement rien à faire et me suis surpris à compter mes doigts. Alors, j'ai remarqué que mes mains avaient terriblement bruni et que mes doigts s'étaient effilés.

J'ai contemplé mes paumes. Je ne reconnaissais pas le tracé de ma ligne de vie. Machinalement, j'ai touché mes joues avec mes mains. Elles m'ont paru douces.

Alors, je suis allé me poster face au miroir au-dessus de l'évier. Mon visage est hâlé comme si j'avais passé deux ans en plein soleil. Mes yeux sont noirs et sans fond.

J'ai devant moi l'image du guide des catacombes. Ma gorge s'assèche pendant que je cherche dans mon esprit où j'ai bien pu disparaître.

Ce matin... l'employé de l'Office du chômage a pu me voler ma photo. A la place est venue se greffer la première personne à laquelle j'ai pensé.

J'ai dû incidemment évoquer dans ma tête le guide des catacombes, à cause de la couleur bleu ciel du formulaire que j'ai rempli à la fin de l'entretien !

J'adresse des grimaces au miroir. Comment en effet me présenter à nouveau à l'Office du chômage en disant : « Rendez-moi mon image ! »

Et moi, j'ai sans le vouloir volé celle du guide...

Lentement, j'ôte mes vêtements. Je commence par le haut. Apparemment, je n'ai pas de poitrine, pas de poils non plus.

Le cœur battant, je défais mon pantalon, mon slip. Rien. Ni homme ni femme. Juste un petit trou pour uriner, comme chez les poupées.

J'ai perdu mon sexe à l'Office du chômage. Après tout, ça n'a pas d'importance. Je tâte ma peau couleur chocolat. Elle est lisse et élastique. Sous ma peau se dessinent des muscles longs. A part les cheveux, les cils et les sourcils, je n'ai pas un poil.

J'ai du mal à rester en place. J'éprouve le besoin de me dégourdir les jambes. Alors maintenant, tous les matins, je sors faire mon jogging.

Le regard des autres sur moi pèse comme une couverture. Les yeux réprobateurs d'une vieille voisine. Les yeux gourmands de certains hommes.

Je ne sais toujours pas si je dois laisser mes cheveux dans ma nuque, quel genre d'habits porter. Dans le doute, je me déplace en tenue de jogging. Je n'ose pas couper les cheveux de l'autre.

Au début, j'ai eu du mal à me laver. Attenter à cette peau qui n'était pas la mienne, soupirer d'une voix mélodieuse sous la douche, clore mes paupières aux longs cils sous les gouttes chaudes...

Je me suis habitué. Il a fallu aussi prendre de nouveaux plis alimentaires. Mon estomac réclame des épices, des piments. Je ne supporte plus l'alcool.

Ma vie est saine.

C'est bien pratique de ne plus avoir à me raser. Inutile du coup de me regarder dans la glace. Parfois, j'oublie ma nouvelle condition, mais je suis aussitôt rattrapé par la réalité.

Tout à l'heure, sous la douche, je me suis surpris au milieu d'une mélodie sortie toute seule de ma

bouche. D'où me venait ce chant ? Ai-je hérité, avec la chair du guide, de morceaux de sa mémoire ?

Celui qui m'a volé mon image doit lui aussi partager dorénavant un coin de mon cerveau. Cela ravale très bas le peu d'orgueil qui me reste. Je suis très loin de mes exaltations passées, quand pendant une fraction lumineuse, je m'imaginai être quelqu'un. Je ne suis même pas « personne ». Je ressemble à deux puzzles qui se seraient mélangés.

Et maintenant, si je me rends aux catacombes, qui vais-je rencontrer ? Je crains de me faire reconnaître. Par qui ? Les jours passent et je sais bien que je dois prendre une décision. Pendant ce temps, mon image court ailleurs, avec des morceaux de mon cerveau, mes habitudes, ma voix.

Il faut que je me décide, je ne peux pas rester ainsi, ayant perdu mon humanité. Et pourquoi pas ? Quelque chose, qui est gros comme un pâté d'immeubles, appuie contre moi pour me stopper sur place. Je suis devenu comme ça, et maintenant, mon destin est de ne plus évoluer. Après tout, ne suis-je pas un objet ?

Qu'est-ce qui différencie un objet pensant d'un objet tout court (et d'ailleurs, quelle preuve a-t-on que les objets ne pensent pas ?) Je m'allonge sur mon lit et repose mes muscles de caoutchouc.

Je pense que j'ai juste de quoi manger, deux tenues de jogging, quelques livres, une casserole, une poêle, un four. Cela suffit amplement.

Une autre part de moi-même se révolte : tu ne vas pas te laisser vivre comme ça, jusqu'à ta disparition à la décharge (je pense comme un objet). Tu dois te remuer. Tu dois avoir une histoire.